

L'ACADÉMIE à livre ouvert

| Un siècle d'écrivains |



Académie royale de langue
et de littérature françaises de Belgique

Racine

L'Académie, entre mythe et réalité

Si l'Académie française fut fondée en 1635, à l'initiative d'un Richelieu qui se devait de conforter sa politique de prestige, la Belgique francophone a dû patienter jusqu'en 1920 pour que soit enfin installée son Académie royale de langue et de littérature françaises. Quant à nos confrères néerlandophones, ils tenaient déjà la leur, à Gand, depuis 1886.

Un mouvement littéraire, mais il n'est pas le seul, loin de là, tient un rôle important dans cette histoire tourmentée : la *Jeune Belgique* ou, comme on les nommera aussi, les *Jeune-Belgique*. En 1881, lorsque paraît la revue de ces poètes — ils ont une vingtaine d'années et s'appellent Max Waller, Albert Giraud, Jules Destrée, Maurice Maeterlinck ou Iwan Gilkin —, inutile de dire qu'ils entendaient, à quelques exceptions près, faire table rase des littérateurs qui les avaient précédés. On tire sur Hugo, Gautier et Banville sans oublier les Belges dont le pauvre Charles Potvin, qui appartenait à la Thérésienne. L'Académie, vocifèrent ces *Jeune-Belgique*, est « un hospice pour les vieilles bêtes », « un Hôtel des Invalides », etc.

L'Académie royale de Belgique ou « Thérésienne », appelée d'abord Société littéraire de Bruxelles, était née en 1769 à l'instigation du comte de Cobenzl, ministre plénipotentiaire de l'impératrice Marie-Thérèse. Elle avait comme mission de « remédier à la décadence intellectuelle de nos provinces » mais, d'emblée, excluait les romanciers et poètes. Pas de place pour les Lemonnier, Verhaeren ou Maeterlinck, pas de littérateurs ! En 1898, Hector Denis, député socialiste, propose à la Chambre des représentants de créer, au sein de la Thérésienne, une classe spécifique des lettres. La Thérésienne et sa Classe des lettres et des sciences morales et politiques ne l'entendront pas ainsi. Chez les écrivains eux-mêmes, faut-il le souligner, l'idée même d'une académie dévolue aux seuls littérateurs était loin de faire l'unanimité.

Lors des septante-cinq ans de la Belgique, l'État fit appel aux auteurs pour glorifier le pays ce qui, comme le souligne Raymond Trousson dans sa *Petite Histoire de l'Académie*¹, « allait mettre le feu aux poudres ». Tant il est vrai que l'annonce était on ne peut plus claire : « toute idée politique est, cela va de soi, bannie d'un tel ouvrage ». Le gouvernement catholique de l'époque fut conspué, on cria à « l'imposture clérical », ce serait, disait-on, « bondieuserie », consécration de « l'hystérie religieuse belge ». S'ensuivit une grève des poètes. Et la même année, à Liège, un Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française vint ranimer cette idée d'une académie... mais sans plus.

1 ARLLF, Bruxelles, 1999.

En 1905, Louis Delattre, médecin, cofondateur du *Coq rouge* et écrivain régionaliste, soumet à l'Association des écrivains belges un questionnaire, très rapidement suivi d'un autre, au sujet de l'académie. Il est avancé l'idée de la « création d'une Commission littéraire permanente sous forme d'Académie de littérature française à l'égal de l'Académie flamande, ou de classe nouvelle ajoutée à l'Académie de Belgique (la Thérésienne), jouissant d'un budget spécial, et ayant pour but la culture et le développement des lettres françaises en Belgique ». Les réactions furent nombreuses: beaucoup de « oui » ou de « oui mais » et quelques « non » parmi lesquels celui d'Émile Boisacq. « Non. Milliards de fois non ! », ce qui ne l'empêchera pas d'accepter son élection à l'Académie en 1929. Tout comme le docteur Georges Marlow, pourtant élu en 1932 au siège qu'occupait Max Elskamp. Quant à Jules Destrée (ô ironie du sort) il s'en tira avec cette phrase sibylline: « Hum! Je n'aime pas beaucoup les académies. » On sait ce qu'il en advint quinze ans plus tard!

Une certaine conscience était née. L'Association des écrivains belges et son secrétaire de l'époque, Georges Rency, adressèrent à Jules de Trooz, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, une requête, non pour demander la fondation d'une académie indépendante, mais la création d'une nouvelle classe au sein de l'Académie royale de Belgique. Le ministre transmet cette note aux intéressés de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques... qui, une fois de plus — c'était le 9 juin 1906 —, ferma ses portes aux créateurs dont eux, les savants et érudits, n'avaient que faire. « Les littérateurs, dirent-ils, n'auraient aucun avantage sérieux à s'enfermer dans les cadres rigides d'une Académie. » Hors travail sur un dictionnaire, il n'y avait pour ces « thérésiens » aucune utilité à créer une académie de langue.

Nouvelles polémiques dans les journaux et les revues littéraires pour, finalement, entendre la voix de l'un des *Jeune-Belgique* (ces délurés de 1880), Albert Giraud qui, sous pseudonyme, fit paraître dans *L'Étoile belge* ceci: « Qu'on adjoigne à l'Académie une classe nouvelle, ou qu'on crée une nouvelle Académie, je n'y vois aucun inconvénient, si les écrivains le désirent... Oui, si un hôtel de Rambouillet, en rendant nos écrivains plus sociables, leur enseignait les vertus de la clarté, de l'élégance et du goût, s'il les guérissait de leur jargon emphatique ou trivial, je bénirais l'Hôtel et ses habitants²! » Mais, une fois encore, les choses en restèrent là.

L'année 1907 aurait pu cependant aboutir à la création d'une académie d'écrivains. On venait d'instaurer un nouveau ministère, celui des Beaux-Arts et des Sciences. Et c'est le baron Édouard Descamps-David qui en avait la charge. Très tôt, il fit appel aux écrivains: Descamps nomma le poète Fernand Severin pour assurer l'enseignement des lettres à l'Université de Gand, Camille Lemonnier, conservateur du Musée Wiertz, Madame Closset (Jean Dominique en littérature), professeur à l'École normale des filles de la rue des Marais, etc. On aperçut même Monsieur le ministre à l'enterrement du poète Charles Van Lerberghe. Quant à penser qu'une académie des lettres

2 *Ibidem* et cité dans *Le Soir* du 22 décembre 1906.

était sur le point de devenir réalité, il n'y avait qu'un pas... qui ne fut d'ailleurs pas franchi les années suivantes, le ministère ayant changé de ministre!

L'après-guerre voit désormais au pouvoir une coalition tripartite — catholiques, libéraux, socialistes — et ce, jusqu'en novembre 1921. Sous la houlette de Théodore Rouvez, un fonctionnaire qui aimait les Lettres, on évoqua derechef la création d'une académie. Mieux encore, la Classe des beaux-arts de la Thérésienne, à l'instigation du peintre Fernand Khnopff, pensa à remplacer certains de ses membres défunts par des littérateurs.

Finalement, l'Académie royale de Belgique, après moult hésitations, proposa d'offrir aux littérateurs quelques sièges dans sa Classe des beaux-arts... celle des lettres n'en voulant pas. Et encore, il s'agirait de sièges provisoires! Comme le dit, avec beaucoup d'humour, notre regretté confrère Raymond Trousson: «Ce n'était même pas la petite porte, à peine une chatière!» L'Association des écrivains refusa l'aumône de la Thérésienne et, le 1^{er} décembre 1919, alla s'en plaindre au ministre des Sciences et des Arts... Jules Destrée, lequel plaida une dernière fois (en 1920) pour la création d'une nouvelle classe au sein de l'Académie royale de Belgique. «Vous avez bien voulu me dire, écrit Destrée, que l'Académie repoussait cette solution; je vous prie cependant de la consulter à nouveau sur ce point et de me faire savoir si son opposition est irréductible³.» Décision reportée par ladite Académie en juin... et aux calendes grecques!

Alors que les questions linguistiques se font nombreuses, Louis Piérard propose, à la Chambre des représentants, la création d'une académie de littérature française... et la chose est entendue le 5 juin 1920 par 33 voix contre 13. Il y en aura donc bien une, même si certains y vont encore de leurs commentaires acerbes! «Vive donc l'Académie française de Belgique», s'écrie le poète Marcel Loumaye, plus tard professeur à l'Université de Liège! «Mais entendons-nous... Il ne faut pas créer une sorte de taverne fumeuse, où se réuniront quelques *Brusseleers* au langage malsonnant et grotesque. Je ne veux pas d'une académie fille ou mère de Mademoiselle Beulemans!»

Jules Destrée consulta encore son vieil ami, Albert Mockel, dont il ne tint guère compte des remarques — celle, par exemple, qui souhaitait qu'on se limitât à six philologues et quatorze écrivains — et prépara son fameux *Rapport au Roi*. L'arrêté royal du 19 août 1920 entérina une fois pour toutes la création de l'Académie royale de langue et de littérature françaises.

Ce *Rapport au Roi* déclarait en substance: «L'Académie royale de langue et de littérature françaises comprendra donc, non seulement des écrivains proprement dits: poètes, romanciers, dramaturges, essayistes, critiques, mais un certain nombre de philologues. Le sens total d'une langue ne se révèle, en effet, qu'en fonction de son incessante transformation. Aux côtés de ceux qui l'emploient avec autorité et l'enrichissent parfois inconsciemment doivent se trouver ceux qui en étudient le perpétuel

3 *Ibidem* et *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*.

mouvement... L'Académie ne peut pas ne pas se préoccuper de nos dialectes wallons si savoureux et si pleins de vie. De même que les érudits qui se sont adonnés à l'étude des langues germaniques ont rehaussé le prestige de l'Académie flamande, les philologues romans ont leur place à l'Académie de littérature française.» Et un peu plus loin : « D'autre part, les choix de l'Académie ne devront pas être exclusivement masculins. Dans ces dernières années, les femmes de lettres ont donné trop d'incontestables preuves de talent pour qu'on songe à les écarter d'une compagnie littéraire. »

Notre Académie n'était plus un mythe... mais une réalité!

Elle sera composée de vingt membres belges choisis au titre littéraire et dix au titre philologique. Les membres étrangers y siégeront au nombre de dix, six littéraires et quatre philologues. Et, à l'inverse de sa consœur française, on n'y posera jamais sa candidature, on y sera toujours coopté.

Comment furent attribués les premiers sièges? Les dix au titre littéraire et les quatre au titre philologique le furent par le Roi Albert I^{er} en personne, parmi les lauréats des prix triennaux et quinquennaux décernés par le passé. Ont ainsi été élus, pour les littéraires, Henry Carton de Wiart, Georges Eekhoud, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Hubert Krains, Maurice Maeterlinck, Albert Mockel, Fernand Severin, Paul Spaak et Gustave Vanzype. Quant à la section philologique, ses quatre premiers membres ont été Maurice Wilmotte, Auguste Doutrepoint, Jules Feller et Jean Haust... tous, représentants de l'école liégeoise de philologie!

Au cours des deux années suivantes seront appelés Louis Delattre, Max Elskamp, Valère Gille ou Jules Destrée lui-même. Les *Jeune-Belgique* en étaient donc!

Parmi les premiers étrangers à rejoindre le Palais des Académies, il faut citer Anna de Noailles, Gabriele D'Annunzio, Benjamin Valloton et le grammairien français Ferdinand Brunot. Plus tard siégeront Colette, Julien Green, Jean Cocteau, Marguerite Yourcenar, Assia Djébar et bien d'autres.

En 1996, Jean Tordeur concluait son avant-propos à l'*Alphabet illustré de l'Académie* par ces mots : « On devine sans peine combien semblable rendez-vous de différences — par la génération, par la nationalité, par le domaine d'élection, par les courants de pensée et d'œuvres dominantes qui les ont inspirées ou qu'elles ont elles-mêmes produites — réserve de découvertes, de surprises, d'entrecroisements⁴. »

À l'occasion du centenaire de notre Compagnie, cette nouvelle publication est une invitation à se promener dans cette grande galerie de portraits où l'on trouvera, à coup sûr, de quoi nourrir notre imaginaire et notre réflexion.

Yves Namur,
Secrétaire perpétuel

4 ARLLF, Bruxelles, 1996.



Franz Ansel

Membre belge littéraire du 8 décembre 1934
au 27 octobre 1937

Prédécesseur : Émile Van Arenbergh

Successeur : Thomas Braun

Fauteuil 23

DE SON VRAI NOM FRANZ FOLIE, Franz Ansel naît à Liège le 14 avril 1874. Son père, astronome, futur directeur des observatoires de Liège et d'Uccle, est à cette époque administrateur-inspecteur à l'Université de Liège et c'est dans les bâtiments de celle-ci que l'écrivain voit le jour au sein d'une famille qui compte sept enfants. Le père du futur poète est lui-même épris de poésie. Quand il prendra sa retraite, dans le château du Beau-Mur de Grivegnée, il y accueillera des amis de son fils, Glesener ou Virrès. Au Collège Saint-Servais, Franz accomplit des humanités classiques. Son enfance est ponctuée par les voyages réguliers des siens sur les bords du Rhin. Il y prend le goût des auteurs allemands, Goethe, Heine et Schiller. Après une candidature en philosophie à Bruxelles, à l'institut Saint-Louis, où il fait la connaissance de Thomas Braun, le jeune homme se lance dans une candidature en droit à Liège. C'est par le biais du jury central qu'il mène ses études à leur terme.

Très tôt attiré par la littérature, on le retrouve sous différents pseudonymes dans *La Jeune Belgique*, *La Revue de Bruxelles*, *Durendal* dont il assumera un temps le secrétariat et bientôt *Le Thyrsé*. Ce sont des poèmes qu'il livre à ces revues, mais dès 1897, il publie un acte en vers : *L'Idylle de l'escolier*, suivi deux ans plus tard d'une fantaisie carnavalesque *Nina-Nino-Ninette*. Il faudra attendre plus de vingt ans pour que Franz Ansel (c'est sous ce nom, choisi dans son histoire familiale, qu'il signera désormais ses textes) publie un nouvel ouvrage en volume.

À partir de 1905, établi dans la capitale, il collabore à plusieurs périodiques ou quotidiens, en particulier au *Journal de Bruxelles*, auprès d'Adolphe Hardy, Ernest Verlant ou Iwan Gilkin. Il y est chargé de chroniques littéraires, de notes fantaisistes ou de souvenirs de voyage. Entré dans l'administration, au ministère de l'Instruction publique où il finira par occuper le poste de directeur des Lettres, il reprend son bâton de pèlerin : en 1907, il rencontre Maurice Barrès en Égypte. La Sicile l'accueille l'année suivante. Il a ajouté à son amour pour la culture allemande une passion pour la Grèce et, par-dessus tout, pour l'Italie. Rome, Florence, Venise et Sienne ont ses préférences et serviront de toile de fond à ses futurs recueils de poèmes.

Cet érudit ne dédaigne pas non plus les auteurs anglais, Keats, Shelley et les intimistes, ni les écrivains du Nord. En littérature française, il avoue volontiers sa dévotion à l'art du théâtre classique, de Corneille à Beaumarchais, et son émerveillement pour Nerval

ou Baudelaire, bien que son style poétique personnel demeure obstinément fidèle au modèle parnassien.

Après la Première Guerre mondiale, en 1919, il accompagne en qualité d'historiographe le roi Albert qui effectue un voyage officiel aux États-Unis, sur l'invitation du président Wilson. Il y prend des notes scrupuleuses pendant près de deux mois, et avant de publier en volume les anecdotes liées à ce périple, il en fait le sujet de plusieurs conférences. L'ouvrage paraît en 1921, enrichi d'une dizaine de photographies. Le grand voyage du roi des Belges aux États-Unis d'Amérique est un récit anecdotique dans lequel Ansel se contente du côté descriptif, sans mettre l'accent sur les aspects politiques ou les implications diplomatiques du voyage.

Ansel est d'abord un poète, et classique de surcroît, malgré les modes qui passent. Il a laissé deux recueils de vers qui font penser inévitablement aux *Trophées* de José Maria de Hérédia. *Les Muses latines*, en 1924, est une évocation enflammée de l'Italie, dont il exalte l'histoire et la culture, la civilisation et la beauté plastique. Il retrouve en 1931 le même lyrisme débordant et inépuisable, impeccable quant à la forme, dans *La Flamme et la lumière*, qu'il dédie à Fernand Severin ; il y chante avec passion les contrées où ont vécu Virgile, Horace ou Dante. Ansel accorde aux aspects bucoliques la place prépondérante, donnant à ces volumes qui paraissent désuets à maints critiques un parfum d'antiquité.

Ansel s'est adonné au théâtre dès avant la naissance du siècle. Entre 1925 et 1934, il récidive en publiant trois comédies en vers classiques, qui rencontrent un certain succès, en raison de leur construction parfaite et d'un climat où règnent badinage et situations fantaisistes. *L'École de Werther* (1925) est joué au Canada, et la création de la pièce en trois actes, *Le Codicille*, a lieu au Théâtre royal du Parc, à Bruxelles, en 1929. *L'École des romanesques* est interprété à Paris en 1934. Un conte de Noël, *Le Drame de Glancor*, dans lequel Ansel utilise le vieux procédé du prince charmant attendu par une princesse est donné à Liège, au Gymnase, en 1936, quelques mois avant qu'il ne tombe malade.

Si l'œuvre d'Ansel est peu abondante en volumes publiés, il faut rappeler qu'il a fourni une longue série d'articles à la *Revue générale*, de 1924 à 1933. Il y aborde les sujets les plus variés avec une grande maîtrise. Sous sa signature, on retrouve des études consacrées à des auteurs belges (Rodenbach, Picard, Gilkin, Severin), à des écrivains français (Barrès, Anatole France ou Jules Verne), à la culture européenne, de Byron et d'Ibsen à Schubert, de Goethe à Beethoven ; il élargit parfois son champ d'horizon et traite alors du catholicisme aux États-Unis ou des cimetières d'Orient. Ces textes forment sans doute l'un des aspects les plus intéressants de sa production. À la fin de sa vie, Ansel se consacre plus spécialement à l'étude de l'histoire de sa famille et à sa généalogie.

Il meurt à Bruxelles, le 27 octobre 1937. Il avait été élu à l'Académie royale de langue et de littérature françaises le 8 décembre 1934.

J. L.



Gérald Antoine

Membre étranger philologue du 9 octobre 1982
au 26 janvier 2014

Prédécesseur : Robert-Léon Wagner

Successeur : Georges Kleiber

Fauteuil 31

GÉRALD ANTOINE NAÎT LE 5 JUILLET 1915 À PARIS, où il poursuivra ses études jusqu'à l'agrégation de grammaire en 1939. Mobilisé à la déclaration de guerre, il est prisonnier de 1940 à 1942. Rapatrié sanitaire, il enseigne alors au Lycée Ronsard à Vendôme de 1943 à 1947, tout en préparant ses thèses sous la direction de Bruneau, Wagner et Levaillant. En 1954, l'année même de leur soutenance, il succède à son maître Bruneau en Sorbonne dans la chaire d'histoire de la langue française. Aussi est-il tout désigné pour assurer, avec l'aide de Gougenheim et de Wagner, la réédition de la célèbre *Histoire de la langue française des origines à nos jours* de Ferdinand Brunot. En 1985, 1995 et 2000, avec la collaboration de Robert Martin, il la complète de trois tomes correspondant aux périodes 1880-1914, 1914-1945 et 1945-2000.

La publication en 1958 et 1961 des deux forts volumes de sa thèse consacrée à *La Coordination en français* situe l'auteur dans la voie des recherches linguistiques alors « non seulement en plein essor, mais en pleine croissance ». Gérald Antoine a choisi de s'intéresser à la syntaxe, « moins courtisée ». Pour la première fois, une étude démontre par la pratique l'impossibilité de traiter d'un phénomène linguistique sans prendre en compte les aspects synchronique et diachronique, ainsi que les dimensions psychologique, rythmique, logique et sémantique de chacune des phrases où apparaît ce type de mots. L'approche se réclame d'une stylistique où le fait de style est considéré comme « l'expression la plus consciente, la plus subtilement révélatrice du fait psychologique ». Cette prise de position rencontre la vive opposition de son maître Wagner, mais Gérald Antoine ne renonce pas pour autant à la développer dans des applications pratiques et des essais théoriques.

Dès 1956, son analyse stylistique de *La « Bérénice » de Racine* fait sienne la définition de Max Jacob pour qui le style est la volonté de s'extérioriser par des moyens choisis. À côté des éditions critiques des *Poésies* de Nerval en 1947 et de *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme* de Sainte-Beuve en 1957, Gérald Antoine poursuit sa réflexion théorique. Celle-ci se concrétise en 1959 par la publication d'un article demeuré classique, *La Stylistique française, sa définition, ses buts, ses méthodes*, et de nombreuses études consacrées plus particulièrement à ses auteurs de prédilection, comme Stendhal, Baudelaire, Apollinaire, Péguy ou Claudel. Certaines d'entre elles sont rassemblées en 1952 dans *Vis-à-vis, ou le double regard critique*. Antoine y prend ses distances par

rapport à Meschonnic, dans le champ de la poétique, à Riffaterre, dans celui de l'analyse textuelle, à Ruwet enfin, dans le sillage de Jakobson et de Chomsky. Se méfiant de la « nomenclature » en pleine inflation comme de « l'esprit de système », Antoine veut atteindre l'originalité de modes d'expression dont importent les dimensions individuelle et temporelle. Dès lors, pour lui, il ne peut exister de démarche critique *ne varietur* accordée à n'importe quelle œuvre du répertoire littéraire.

C'est à Claudel que Gérard Antoine devait s'attacher avec le plus d'attention. En 1960, son bref essai intitulé *Les « Cinq Grandes Odes » de Claudel ou la poésie de la répétition* part d'une constatation indubitable : « La répétition est l'une des clés de son système non seulement esthétique mais aussi métaphysique. » Suivant une philologie exemplaire qui associe langue et littérature, Antoine analyse successivement « les répétitions d'idées, de perceptions, de symboles inséparables des reprises de mots et d'ensembles de mots qui leur répondent ». En 1989, Antoine change de perspective et ose braver l'anathème jeté par Claudel sur « l'abject et hideux Sainte-Beuve ». Sa biographie *Paul Claudel ou l'Enfer du génie*, aussi éloignée de l'hagiographie que du pamphlet, cerne non seulement un immense écrivain, mais un « homo duplex » dont les visages contradictoires n'ont pas fini d'intriguer les critiques. Parurent ensuite d'un côté l'édition critique des *Portraits littéraires* puis celle des *Portraits de femmes* de Sainte-Beuve en 1993 et 1998, et de l'autre celle des premières versions du *Partage de midi*, en 1994.

À côté de la recherche et de l'enseignement, Antoine a mené une troisième carrière. À l'initiative de Gaston Berger, il est chargé de la section « Pensée française » à l'Exposition internationale de Bruxelles en 1958. Conseiller technique au cabinet du ministre de l'Éducation nationale, il est appelé en 1962 à créer l'Académie d'Orléans-Tours dont il sera recteur jusqu'en 1974. Durant l'année universitaire qui suit mai 68, il met en chantier la loi d'orientation de l'enseignement supérieur, auprès d'Edgar Faure qui, devenu président de l'Assemblée nationale, le rappellera en 1973. Ses conceptions ont été exprimées en 1968 dans *La Réforme de l'Université*, publié en collaboration avec Jean-Claude Passeron.

Vice-président du Comité éducation à la commission française pour l'Unesco et maire du village familial d'Allarmont, dans les Vosges, Gérard Antoine tient à exprimer son attachement aux valeurs fondatrices de la République dans le recueil *Liberté, égalité, fraternité* paru en 1981. Cette recherche sémantique débouche sur une profession de foi : « Il fut entendu que l'originalité de mes recherches consisterait à céder l'initiative aux mots, pour parler comme Mallarmé, sans jamais cependant les dissocier des mouvements de conscience et de sensibilité qu'ils traduisent. »

Gérard Antoine a été fait commandeur de la Légion d'honneur, de l'Ordre national du Mérite et des Palmes académiques, officier des Arts et Lettres et officier de l'Ordre de la Couronne (Belgique). À partir de 1997, il a été membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Il a été élu à l'Académie royale de langue et de littérature françaises le 9 octobre 1982. Gérard Antoine est mort à Paris le 26 janvier 2014.

G. K. et M. C.



Lloyd James Austin

Membre étranger philologue du 10 mai 1980
au 30 décembre 1994

Prédécesseur : Eugène Vinaver

Successeur : Robert Darnton

Fauteuil 38

NÉ À MELBOURNE LE 4 NOVEMBRE 1915, Lloyd James Austin a consacré sa vie à éclairer une œuvre dont la complexité et l'hermétisme n'ont pas cessé de fasciner des générations de lecteurs. Remarquable analyste du Symbolisme et de ses principaux poètes, Austin s'est acquis une renommée internationale en publiant, avec un appareil critique impressionnant, la *Correspondance de Mallarmé*, publication initialement entreprise par Henri Mondor.

Le goût de Lloyd James Austin pour la littérature s'éveille très tôt, à la faveur d'un milieu familial cultivé. Le père n'a-t-il pas l'habitude de lire à ses enfants des morceaux choisis de Dickens ? Dès l'école primaire, le jeune Austin apprend par cœur des sonnets de Shakespeare, des poèmes de Byron, de Wordsworth... S'y ajouteront, plus tard, et de sa propre initiative, des textes de Rimbaud et de Mallarmé.

L'étude de Virgile, sous la férule d'un professeur soucieux de démontrer comment les mots, les images, les rythmes traduisent précisément les conceptions du poète, le prépare à recevoir avec une sensibilité aiguisée les leçons que son maître A.R. Chisholm consacre, à l'Université de Melbourne, aux symbolistes, et à Rimbaud et à Mallarmé en particulier.

Nommé boursier du gouvernement français en 1937, il gagne Paris où, sur les conseils de Victor Basch, il entreprend une thèse sur les débuts littéraires de Paul Bourget. Le 30 août 1939, il épouse à Rouen une agrégative d'anglais, rencontrée à l'Institut britannique de Paris. L'imminence d'un conflit n'est pas de nature à faciliter la préparation d'une thèse, rédigée en Normandie et soutenue le 3 avril 1940, quelques heures avant que Austin et son épouse s'embarquent à Marseille sur l'avant-dernier bateau à destination de l'Australie. Le travail sera publié en 1940 par les éditions Droz.

À Melbourne, Austin enseigne le français à l'Université. En 1942, l'attaque de Pearl Harbour l'incite à s'engager dans la marine australienne. Il servira jusqu'en 1945 dans une unité placée sous les ordres du général Mac Arthur, ce qui ne l'empêche pas de s'adonner à l'étude de son auteur favori. Il est extraordinaire, notera-t-il, combien Mallarmé a été lu en temps de guerre.

Après la guerre, il est nommé assistant de français à St Andrews, en Écosse, mais il n'a de cesse de regagner Paris pour y reprendre ses recherches. Il y séjourne pendant quatre ans avant d'aller enseigner la littérature française à Cambridge, en 1955, puis en 1956, à Manchester.

Si *Paul Bourget, sa vie et son œuvre jusqu'en 1889* manifeste déjà une indépendance de ton et un souci d'analyse remarquables pour un premier ouvrage, c'est surtout dans l'étude du mouvement symboliste et de ceux qui, de près ou de loin, s'en revendiquèrent que se sont développées les qualités de style, d'érudition et de perspicacité d'Austin. En 1956, un article intitulé « Mallarmé, Victor Hugo et Richard Wagner » attire l'attention sur lui. Il paraît, il est vrai, dans la prestigieuse *Revue d'histoire littéraire de la France*. Il n'y avait plus à en douter : Austin avait repris le flambeau de son maître A.R. Chisholm.

Publié au *Mercure de France*, *L'Univers poétique de Baudelaire. Symbolisme et symbolique*, écrit en 1956, corrobore la volonté de l'auteur de dégager de l'histoire littéraire des lignes de force qui mettent en évidence les champs de cohérence et de correspondances. Aussi annonce-t-il : « Nous publions aujourd'hui le premier volet d'un triptyque consacré à trois poètes majeurs du Symbolisme français : Baudelaire, Mallarmé et Valéry. La filiation qui les relie est nette. »

En 1961, il accède à un poste qui marque, en Grande-Bretagne, la consécration d'une carrière : la Draper's Chair of French de l'Université de Cambridge, où il dirige, jusqu'à l'heure de la retraite, les études de langue et de littérature françaises.

La rencontre avec Henri Mondor, favorisée par une commune admiration pour Valéry, allait permettre à Austin d'apporter une contribution magistrale à la connaissance du Symbolisme et de Mallarmé. Invité à collaborer à une *Correspondance de Mallarmé*, dont le premier tome venait de paraître, Lloyd James Austin assumera bientôt la responsabilité d'une publication dont Gallimard éditera les onze volumes.

Tout en préparant le tome II, qui ne verra le jour qu'après la mort de Mondor, il livre au public les notes littéraires et artistiques rédigées par Mallarmé pour la revue londonienne *Athenaeum*, parues sous le titre « Gossips » (c'est-à-dire *potins*). Guidé par l'amitié et la perspicacité, Mallarmé y brosse un tableau de son époque, mettant l'accent, avec un goût très assuré, sur les êtres et les œuvres dont la valeur, souvent contestée de son temps, n'a cessé depuis lors de s'affirmer.

Les notes et précisions dont Austin enrichit la *Correspondance* de Mallarmé s'inspirent, comme par osmose, d'une même largeur de vue. Elles projettent sur l'auteur et sur ses contemporains une lumière qu'aucun exégète ne peut désormais ignorer.

La mise au point de cette œuvre monumentale ne l'empêche pas, par ailleurs, d'éditer des inédits de Valéry et les états originaux de poèmes corrigés et revus par l'auteur. Austin y manifeste un égal souci de rigueur dans l'approche du texte et dans l'interprétation, soutenu par une passion qui ne s'est jamais démentie.

La bibliographie d'Austin faisait état, en 1982, de quelque cent quarante-quatre publications. On trouve là des pages qui sont décisives dans l'histoire de la critique.

Le 10 mai 1980, l'Académie royale de langue et de littérature françaises l'élit comme membre étranger. Lloyd James Austin est décédé à Cambridge le 30 décembre 1994.

J. D.



Albert Ayguesparse

Membre belge littéraire du 10 février 1962
au 28 septembre 1996

Prédécesseur : Charles Bernard

Successeur : Jacques De Decker

Fauteuil 8

NÉ AVEC LE SIÈCLE, LE 1^{ER} AVRIL 1900, Ayguesparse est le fils de Gustave Clerck, imprimeur-lithographe. Le pseudonyme de l'écrivain, Ayguesparse, sera officialisé en 1967. D'abord marqué par la guerre de 1914, il s'enthousiasme pour la révolution de 1917, se passionne pour les problèmes politiques et les phénomènes sociologiques, lit Jaurès, Marx, Sorel, Plekhanov, Lafargue, Lénine et Trotski. En 1919, il devient instituteur à Forest, commune où il enseignera jusqu'en 1953.

C'est en 1923 qu'il publie son premier recueil, *Neuf offrandes claires*. Les années qui vont de 1925 à 1935 sont marquées par des rencontres fondamentales, celle de Charles Plisnier entre autres. Il collabore à de nombreuses revues, belges et surtout françaises, participe à la création du Front littéraire de gauche (1933) destiné à lutter contre le rexisme, mouvement d'extrême-droite. En outre, avec Pierre Hubermont et Francis André, il fonde la revue *Tentatives* (1928-1929) puis, avec Plisnier, *Prospections* (1929-1931) et *Esprit du temps* (1933).

Malgré (ou grâce à) cette activité intense, Ayguesparse publie ses premiers recueils déterminants : *Derniers Feux à terre* (1931), *Aube sans soutiers* (1932), *Prometteurs de beaux jours* (1935). De longues laisses lyriques y chantent avec fougue et un tempérament de visionnaire la beauté du monde humain, menacé ou lacéré par les convoitises ou par la brutalité du capitalisme. Ces idées généreuses, qui vont bien au-delà de l'hagiographie socio-politique, s'expriment, sous une autre forme, mais avec autant de force dans deux essais déterminants de l'époque, *Machinisme et culture* (1931) et, surtout, *Magie du capitalisme* (1934), ouvrage vraiment fondamental qui, avec une prescience peu commune, renvoie dos à dos ultra-libéralisme américain et stakhanovisme soviétique.

Durant la période qui précède directement la Seconde Guerre mondiale, Ayguesparse donne l'impression de se battre sur tous les fronts, tant humains que littéraires. En 1936, sa rencontre avec Luc Decaunes va lui permettre de collaborer à l'excellente revue *Soutes*. La même année, il collabore à *Combat*, hebdomadaire littéraire anti-rexiste. Il poursuit son travail de poète avec *La Mer à boire* (1937) et *La Rosée sur les mains* (1938) mais, surtout, il inaugure son œuvre romanesque avec, en 1940, son premier roman important, *D'un jour à l'autre*, portrait d'une bourgade imaginaire où s'affrontent le patron paternaliste et cauteleux d'une petite entreprise industrielle, rivée à l'état d'esprit du dix-neuvième siècle, et un monde ouvrier qui prend peu à peu

conscience de sa force et de ses espoirs. Mais, avant tout, Ayguesparse apparaît ici comme un portraitiste sans pitié du monde petit-bourgeois, peuplé d'êtres veules et lâches, au sein d'une cité de province où tout le monde se connaît et s'épie.

À la Libération, après cinq ans de silence volontaire et avec quelques étudiants de l'Université libre de Bruxelles, il fonde la revue *Marginales* qui, d'entrée de jeu, apparaîtra comme une revue phare des lettres belges et internationales. Désormais, Ayguesparse va donner à la littérature le pas sur l'action politique. Il poursuit son travail de critique, entre autres au *Soir* (de 1953 à 1973). Parmi ses œuvres majeures de la période 1945-1960, il convient de citer, en poésie, *Le Vin noir de Cahors* et *Encre couleur du sang* (1957). Sur le plan romanesque, des romans comme *L'Heure de la vérité* (1947) ou *Une génération pour rien* (1954) le situent enfin au premier plan. Comme dans *Notre ombre nous précède*, qui reçoit le prix Rossel en 1952, ou *Simon-la-bonté* (1965), Ayguesparse déploie ce qui constituera les thèmes clés de son univers romanesque : une grande pitié pour les battus de la vie ; la femme-amazone, conduisant l'homme vers la misère et la mort ; l'amour de l'argent, qui apparaît comme une vaste métaphore de la destinée ; et la puissance de ce même *fatum* dont l'homme ne s'affranchit jamais, malgré d'illusoires répit.

Si la lumière de l'espoir éclaire encore une part de l'œuvre, c'est essentiellement dans la poésie qu'il faut aller l'y découvrir : contrairement au roman, la femme, l'amoureuse au sens éluardien, livre à l'homme les clés du monde et du jour, sauve sa destinée de l'absurdité et du néant. Tel sera le leitmotiv d'œuvres comme *Les Armes de la guérison* (1972), *Pour saluer le jour qui naît* (1975) ou *Arpenteur de l'ombre* (1980), recueil qui ouvre, en poésie, l'ère des bilans dont seront faits les recueils déterminants du grand âge, recueils dans lesquels Ayguesparse ressourcement et renourrit véritablement son inspiration pour dire tous les déchirements absurdes de la condition humaine au sein d'un monde de feu, de fer et de sang (en témoignent des recueils comme *Lecture des abîmes* ou *La Traversée des âges*). Ajoutons qu'à l'aube des années soixante, Ayguesparse a abordé magistralement l'univers de la nouvelle, dont il ne cessera de proclamer la spécificité par rapport au travail romanesque et sur le plan du rythme du récit (citons, entre autres, *Selon toute vraisemblance* en 1962, *Le Partage des jours* en 1970 ou *La Nuit de Polastri* en 1985).

Peu à peu, Ayguesparse connaît une véritable consécration : poèmes traduits en tchèque, italien, espagnol, russe et roumain ; prix triennal de littérature (1954), élection à l'Académie le 10 février 1962, au fauteuil de Charles Bernard ; prix Bernheim en 1983 ; prix Mockel en 1988 et prix quinquennal en 1995.

L'autre versant (Le Taillis Pré, 2001) rassemble ses derniers poèmes écrits entre 1993 et 1996, ainsi qu'un long entretien qu'il avait accordé à J.-L. Wauthier. Son œuvre reste d'une actualité déconcertante, qu'on relise aujourd'hui *Magie du capitalisme*, réédité chez Samsa (2019) ou nombre de ses romans.

Albert Ayguesparse, à qui la poste belge consacrera un timbre en 2001, est décédé à Bruxelles le 28 septembre 1996.

J.-L. W. et Y. N.



Danielle Bajomée

Membre belge philologue élue le 12 juin 2004

Prédécesseur : André Vandegans

Fauteuil 2

NÉE LE 18 MAI 1944, DANIELLE BAJOMÉE est professeure honoraire à l'Université de Liège où elle a réalisé une brillante carrière d'enseignante et de chercheuse. Elle y a enseigné la littérature française des XIX^e et XX^e siècles, la littérature contemporaine, la mythanalyse, l'écriture de création et la poétique du cinéma. Elle y a également fondé, avec Juliette Dor, le Ferulg, groupe de recherche féministe. Enfin, depuis 1987, elle est présidente du Centre d'études Georges Simenon et du Fonds Simenon.

Ses cours ne se sont cependant pas limités à l'institution principautaire : elle a également enseigné à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, à celle de Sfax, à celle d'El Jadida au Maroc, où elle a fondé, avec Abdel Marbrou, le Laboratoire de Recherches sur l'Interculturel.

Danielle Bajomée a su à merveille marier ses enseignements à ses recherches. Celles-ci se sont ouvertes par un mémoire en philologie romane consacré, en 1965, au poète Jules Laforgue, mémoire qui lui a valu d'être recrutée aussitôt par le professeur André Vandegans (à qui elle succédera à l'Académie). Sa thèse l'amène ensuite à s'intéresser au Nouveau Roman. Pendant sept mois, elle étudie les archives des éditions de Minuit, à Paris, tout en suivant des cours à l'École pratique des hautes études. Cette thèse, qui porte le titre *Vingt ans après... Essai de situation du Nouveau Roman*, est défendue en 1973. Dix ans plus tard, en 1983, Danielle Bajomée organise à Paris le premier colloque consacré à l'œuvre de Marguerite Duras — qui donnera lieu à un ouvrage collectif. Elle ne s'en tiendra pas là concernant cette autrice puisqu'elle publie, en 1989, *Duras ou la douleur* puis, en 2014, participe aux nombreuses activités scientifiques, colloques et ouvrages collectifs suscités par le centenaire de la naissance de la romancière. Au sujet de *Duras ou la douleur*, Pierre Mertens lui écrira : « Un fervent essai sur Duras où tu ne versais dans nul durassisme... »

Puisque l'on parle du loup... Danielle Bajomée s'est penchée aussi sur l'œuvre de l'auteur des *Éblouissements*, auquel elle a consacré deux ouvrages, *Pierre Mertens l'arpenteur*, un « livre-parcours » qui contient des entretiens, des textes et des études cernant l'imaginaire du romancier et un recueil d'articles intitulés *Pierre Mertens : la littérature malgré tout*. Plus récemment, elle s'est penchée sur l'œuvre de Claire Lejeune, dont elle a dépouillé les archives durant deux ans. Il en a résulté une exposition au Musée Saint-Georges de Mons, en novembre 2012, *Claire Lejeune, une voix pourpre*, dont

elle a été commissaire, ainsi que la création d'un Fonds Claire Lejeune à la Maison Losseau de Mons.

Danielle Bajomée a en outre écrit nombre d'articles sur divers autrices et auteurs contemporains, comme Georges Perec, Annie Ernaux, Claude Simon, Samuel Beckett, Michel Butor, Nicole Malinconi, Eugène Savitzkaya, Marcel Moreau ou Françoise Mallet-Joris.

Si ce sont d'abord des affinités électives qui l'ont poussée à étudier ces œuvres qui correspondent à ses goûts les plus profonds, il en va peut-être autrement en ce qui concerne Simenon, dont elle a abordé l'œuvre en raison de son parcours professionnel : elle aime à dire qu'elle comptait écrire un livre sur Simon plutôt que sur Simenon. Mais ce mariage de raison est devenu, avec le temps, un mariage d'amour, comme le prouvent nombre d'articles (dans *Traces* ou dans *Les Cahiers de l'Herne*), l'organisation de colloques, des conférences (notamment à l'Académie) et surtout un ouvrage majeur : *Simenon : une légende du XX^e siècle*. Notons encore qu'avant de présider à la destinée du Fonds Simenon, Danielle Bajomée a fondé la revue *Traces*, entièrement consacrée à l'écrivain liégeois.

À ces travaux sur la littérature, il faut encore ajouter ceux sur le cinéma. Engagée dans Wallonie-Image-Productions, elle a commenté les films de Raymond Depardon ou ceux des frères Dardenne.

Si elle se nourrit des travaux d'autrui, notamment de ceux de Barthes, de Blanchot, de Bachelard, de Foucault, de Lacan, de Bataille, de Derrida ou de Jean-Pierre Richard, si elle capte, dans le littéraire, à la fois le philosophique, le psychanalytique et le politique, sa pensée critique est d'abord inductive : Danielle Bajomée est avant tout une lectrice, intelligente et sensible, à l'écoute du texte dans son absolue singularité. Il ne s'agit certes pas du tout d'une induction naïve, mais plutôt d'une induction seconde, qui suit une déduction structurale préalable et implicite, presque oubliée, se remodelant au contact du texte au lieu de le quadriller définitivement.

En témoigne une belle analyse de Christine Servais, qui a été son étudiante et à qui nous cédon la parole au moment de clore cette notice : « C'est cela que l'approche singulière de Danielle Bajomée nous aura appris, cela qu'elle aura mis en marche — parce qu'elle s'est toujours exposée à nous, elle, devant nous : qu'il nous faut pratiquer la littérature et non seulement la lire, qu'il faut en adopter le mouvement et se laisser déplacer ou désœuvrer par elle. En d'autres termes, que la mémoire impossible ne laisse place à aucun narrateur possible, que lire et écrire consiste seulement à déplacer les certitudes, à rendre aux souvenirs labilité et mobilité, à désaxer ces fragments les uns par les autres, sans espoir d'un retour salvateur à un sujet maître de son langage, de son texte ou de lui-même, dans une dérive qui vient de l'autre et va vers lui. »

L. D.

L'Académie au fil des pages



1 Le Palais des Académies vu depuis le boulevard du Régent



2 Le bureau du Secrétaire perpétuel

Table des matières

L'Académie, entre mythe et réalité 4

A

F. Ansel	8
G. Antoine	10
L. J. Austin	12
A. Ayguesparse	14

B

D. Bajomée	16
W. Bal	18
J.-B. Baronian	20
S. Basch	22
J. Bastin	24
J. Bastin	26
H. Bauchau	28
A. Bayot	30
M.-J. Béguelin	32
V. Bergen	34
Y. Berger	36
C. Bernard	38
C. Bertin	40
G. Bertoni	42
R. Beyen	44
M. Bibesco	46
M.-C. Blais	48
R. Bodart	50
É. Boisacq	52
J. C. Bologne	54
A. Bosquet	56
A. Bosquet de Thoran	58
T. Braun	60
M. Brix	62
É. Brogniet	64
C. Bronne	66
F. Brunot	68
C. Burniaux	70

C

V. G. Calderón	72
J. Calozet	74
A. Carlier	76
H. Carton de Wiart	78
J. Cassou	80
M. del Castillo	82
E. de Castro	84
G. Charlier	86
L. Christophe	88
P. Claudel	90
H. Closson	92
J. Cocteau	94
Colette	96
G. de Cortanze	98
A. Counson	100
L. Courouble	102
J. Crickillon	104

D

G. D'Annunzio	106
R. Darnton	108
H. Davignon	110
P.-A. De Bock	112
J. De Decker	114
L. Delattre	116
M. Delbouille	118
P. Delsemme	120
F. Desonay	122
J. Destrée	124
A. Djebar	126
A. Doutrepont	128
G. Doutrepont	130
D. Droixhe	132
L. Dubrau	134
G. Duby	136

H. Duesberg	138
G.-H. Dumont	140
L. Dumont-Wilden	142

E

G. Eekhoud	144
M. Eliade	146
M. Elskamp	148
F. Emmanuel	150
P. Emond	152
S. Étienne	154

F

J. Feller	156
L. Flem	158
R. Foulon	160
R. Frickx	162

G

D. Gaatone	164
G. Garnir	166
S. Germain	168
M. Gevers	170
I. Gilkin	172
V. Gille	174
A. Giraud	176
E. Glesener	178
A. Goffin	180
R. Goffin	182
A. Goosse	184
P. Gorceix	186
C. Gothot-Mersch	188
J. Green	190
R. Guiette	192
A. Guislain	194
L. Guissard	196
A. Guyaux	198

H

X. Hanotte	200
J. Hanse	202
J. Haust	204
C. Hoex	206
L. Hommel	208

J

A. Jans	210
A. Job	212
P. Jones	214
J. Jud	216

K

G. Kleiber	218
J. Klein	220
H. Krains	222

L

C. Lamarche	224
A. Långfors	226
E. de La Rochefoucauld	228
C. Lejeune	230
P. Lekeuche	232
J. Ch. Lemaire	234
S. Leys	236
G. Libbrecht	238
H. Liebrecht	240
S. Lilar	242
J.-G. Linze	244
M. Lobet	246

M

M. Maeterlinck	248
R. Mallet	250
F. Mallet-Joris	252
G. Marlow	254
P. Mertens	256
A. Mockel	258
C. Moeller	260
J. Monfrin	262
É. Montpetit	264
R. Mortier	266
J. Moulin	268
J. Muno	270

N

Y. Namur	272
A. de Noailles	274
A. Nothomb	276
P. Nothomb	278
É. Noulet	280

K. Nyrop	282	M. Thiry	338
H. Nyssen	284	L.-P. Thomas	340
O		J. Tordeur	342
J.-L. Outers	286	J.-P. Toussaint	344
T. Owen	288	R. de Traz	346
		R. Trousson	348
P		V	
L. Piérard	290	G. Vaes	350
M. Piron	292	B. Vallotton	352
C. Plisnier	294	É. Van Arenbergh	354
J. Pommier	296	A. Vandegans	356
		F. van den Bosch	358
R		E. Vandercammen	360
M. Raymond	298	J. van der Elst	362
L. Remacle	300	H. Van Offel	364
G. Rency	302	G. Vanwelkenhuyzen	366
G. Ringlet	304	G. Vanzype	368
D. Rolin	306	F. Verhesen	370
M. Roques	308	E. Verlant	372
J. Rousset	310	F. Vielé-Griffin	374
P. Ruelle	312	E. Vinaver	376
		G. Virrès	378
S		R. Vivier	380
J.-J. Salverda de Grave	314	J. Vrindts	382
É.-E. Schmitt	316	W	
F. Severin	318	R.-L. Wagner	384
I. Siciliano	320	E. Walberg	386
Ch.-K. Sié	322	B. Whitlock	388
G. Simonon	324	P. Willems	390
H. Simon	326	M. Wilmet	392
G. Sion	328	M. Wilmotte	394
P. Spaak	330	B. M. Woodbridge	396
P.-H. Spaak	332	L. Wouters	398
H. Stiernet	334		
T		Y	
G. Thinès	336	M. Yourcenar	400
Tableau de l'Académie			402
Tableau des Secrétaires perpétuels			403
Tableau des successions			404
Remerciements			411
Crédits photographiques			411
Liste des collaborateurs			412

Mise en page et couverture: Véronique Lux

www.racine.be

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez régulièrement des informations sur nos parutions et activités.

L'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique (ARLLFB) conserve la propriété intellectuelle des notices contenues dans l'ouvrage en tout temps et pour tout usage.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2020

Éditions Racine, Tour & Taxis - Entrepôt Royal

Avenue du Port, 86C / bte 104A

B-1000 Bruxelles

1^{er} tirage

D. 2020. 6852. 18

Dépôt légal: octobre 2020

ISBN 978-2-39025-140-8

Imprimé aux Pays-Bas